

-- J'étais venue en France dans une famille amie. Un matin, au milieu d'une excursion dans vos belles montagnes, j'entrai par hasard dans la pauvre église d'un petit village. Le curé était à l'autel. Je vis une jeune fille se lever.

Je la suivis du regard, marchant vers la grille du chœur. Le prêtre se retourna, tenant l'hostie blanche entre ses mains ; il s'approcha et donna l'hostie à la jeune fille. Émue sans m'en rendre compte, j'attendais avec impatience qu'elle se relevât.

Quand elle revint, les mains jointes et les yeux baissés, sa figure était radieuse.

J'avais plusieurs fois, dans les cérémonies du culte protestant, participé à la cène. Je me rappelais quels efforts d'esprit je faisais pour exciter en moi une foi quelconque au signe qu'on me présentait ; la cène était pour moi un devoir obligé, mais pénible. Là, sous mes yeux, la communion venait de m'apparaître radieuse et souriante.

Je rejoignis mes compagnons de promenade, qui m'attendaient déjà depuis un instant sur le cimetière du village et s'étonnaient de me voir rester si longtemps à l'église. A moi, le temps n'avait point paru long, et je n'oublierai jamais ce premier quart d'heure passé dans une église catholique.

Le lendemain, je revins seule ; la jeune fille était à la même place ; je me mis à prier comme elle, et quand elle se leva, je ne sais quelle force me poussa à me lever avec elle ; je la suivis, et le prêtre, qui ne me connaissait pas, me donna l'hostie. A ce moment, je ne sais ce qui se passa autour de moi, mais au dedans il me semblait voir une gloire, des rayons de lumière partant de l'hostie et éclairant tout mon intérieur. Quand je me relevai, il n'y avait plus personne à l'église. J'eus peur. Je courus au presbytère et je m'écriai :

— Monsieur le curé, je suis protestante et j'ai communie : ai-je mal fait ? J'ai pourtant été bien heureuse et mon cœur est encore tout brûlant.

Le bon prêtre me fit plusieurs questions ; il me dit :

— Mon enfant, les catholiques seuls peuvent communier dignement ; et si vous m'aviez consulté tout à l'heure, je vous aurais dit que vous ne pouviez pas le faire ; mais votre bonne foi est si grande, tout cela est tellement extraordinaire, que je n'oserais pas dire que vous avez profané l'adorable Sacrement.

Je m'en allai, triste de ma témérité ; cependant la tristesse n'était qu'à la surface : au dedans je ressentais la joie la plus profonde et la plus suave. Dès lors je n'eus plus qu'une pensée : me faire catholique pour pouvoir communier. J'obtins avec assez de peine le consentement de mon mari, et deux mois après je